

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 24

Artikel: Pour le sommeil
Autor: G.G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225867>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

feld, puis s'occupa des affaires de sa famille. En même temps, il s'intéressait d'une manière particulière à tout ce qui se rapporte à la langue ladine, dans laquelle il a écrit, en vers, depuis l'âge de dix-sept ans. Son premier recueil, *Primulas*, parut en 1890. Il publia ensuite *La Cullana d'ambras* (Le collier d'ambre), puis une édition définitive de ses poésies, sous le titre de *Il vegl chalamêr* (Le vieil encier), enfin, un volume de contes en prose : *Grusaidas albas* (Rhododendrons blancs).

M. Peider Lansel avait cru pouvoir, parvenu à la cinquantaine, rentrer définitivement en Suisse et partager son temps entre Genève, où il résida longtemps, rue Töpffer, et Sent, village des Grisons près de Schuls, au-dessus de la vallée de l'Inn, où il passait l'été. Cependant, les décès qui se produisirent parmi les siens le déterminèrent à reprendre le chemin de la Toscane, afin d'y assumer à nouveau la direction des affaires auxquelles nous avons fait allusion.

Peider Lansel s'est fait un nom parmi les écrivains régionalistes. Il prit avec énergie la défense de ce parler rhétique, limité à un territoire exigu, et de plus, menacé par les empiètements de l'allemand surtout, mais aussi de l'italien. *Ni Italiens, ni Tudais-chs*, tel est le titre d'un de ses ouvrages. Il semble donc tout naturel qu'on l'ait comparé, pour son rôle d'animateur, à Mistral. On n'y a point manqué. Ce n'est pas seulement par l'ampleur de la barbe que le poète ladin rappelle l'auteur de « Mireille ». Il y eut quelque parenté entre l'inspiration de l'un et de l'autre. Mais le provençal et le rhéto-roman sont peut-être moins parents que ne l'imaginait le chantre de Maillane. M. Henri de Ziegler raconte qu'ayant reçu *La cullana d'ambras*, Mistral remercia Lansel pour sa *Cueillette des myrtilles* !

On est heureux en Suisse de la persistance des dialectes rhéto-romans. En plusieurs circonstances, on a témoigné à ceux qui les maintiennent un intérêt efficace. Personne ne m'en voudra, du moins je l'espère, si je relève que le sort de ces langues dépend entièrement de ceux qui continuent de les parler, mais qu'aucun effort des autorités ou des associations de folkloristes ne pourra rien pour elles le jour où les populations qui les conservent présentement les laisseraient tomber à l'abandon.

Il y a lieu de préciser. Nous assistons en effet, aujourd'hui, à d'étranges confusions. Des sociétés, partout en Suisse, s'instituent champions, un peu au hasard et pêle-mêle, de traditions encore vivaces et de coutumes périmées. Des messieurs qui portent un veston du meilleur faiseur, un pantalon au pli impeccable, de fines chaussures, prêchent, à grand renfort de prosopopées patriotiques et de refrains patois, le retour à la veste sans manches et à la « cape » des armairis, ou aux sabots que le paysan préfère troquer contre de bons souliers. On est allé jusqu'à inventer, pour les besoins de la cause, certains costumes « cantonaux » qu'il est impossible, en réalité, de reconstituer historiquement d'une manière satisfaisante, car de très bonne heure nos pères eurent envie de s'habiller à la mode de France... comme nous.

Pourquoi ne profiterais-je pas de l'occasion qui se présente, de dire que le folklore artificiel des citadins amis du pittoresque, aux yeux de qui des villageois vêtus ainsi qu'ils l'eussent été il y a deux cents ans représentent une conquête du fédéralisme, me paraît risible, tout simplement. Et ridicule, le snobisme qui s'y ajoute fort souvent. Il est charmant que, dans telle région de notre pays, on garde, spontanément et volontairement, tel usage de jadis. Il est à la fois naïf et outre-cuidant de vouloir forcer, par une propagande méthodique, des campagnards qui n'en ont aucune envie à endosser la défroque de leur trisaïeul.

Ce qui doit vivre subsiste. Ce qui est mort est mort.

Et il en va du langage comme des vêtements, des danses, des fêtes. Une langue qui se défend,

envers et contre tout, prouve par cela même sa vitalité et, dès lors, son droit à l'existence. Mais c'est à ceux qui l'utilisent de la revendiquer, non point aux professeurs de philologie à proclamer qu'elle demeure nécessaire et qu'il faut la conserver à tout prix.

La langue rhéto-romanche, très ancienne, puisque l'on fait remonter ses débuts au IX^e siècle, et la langue romanche-ladine, aussi antique bien que sa littérature soit plus récente, semblent correspondre à cette indication, après avoir triomphé, au cours des siècles, de tant d'éléments contraires. C'est tant mieux.

Et ce nous est un motif de plus de nous réjouir, avec beaucoup d'autres, de la fructueuse carrière littéraire dont s'honore M. Peider Lansel, poète ladin.

— Léon Savary.

LES SALLES D'ATTENTE

— Hé... dites donc...

L'homme, réveillé rudement, s'est relevé d'un geste las, écarquillant des yeux inquiets où flotte le trouble moite d'un sommeil interrompu. Il grasseye, tout de suite insolent :

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Où allez-vous ? Quel train prenez-vous ?

— Moi ? J'avais nulle part. J'suis entré ici parce qu'il y faisait chaud.

— Alors, faut vous en aller, mon vieux. Ici, c'est défendu de dormir.

L'homme a compris. Ayant remonté son pantalon, avec le geste bref et canaille qu'ont ceux qui ignorent l'usage des bretelles, il s'en va, les mains dans les poches, traînant les pieds, sournois et pitoyable. Tout à l'heure, le front dans les mains, il n'était qu'un misérable. Maintenant, il est un pâle voyou qu'on chasse et qui, dans ses poches, serre les poings.

Ils sont nombreux ceux qui aux heures d'ennui — et la dèche aidant — viennent respirer ici l'âpre odeur des départs. On les voit entrer d'un air sorniois, appuyer un regard gloulu sur les larges valises des messieurs cossus. Et rêver longtemps à des « ailleurs » où l'on se sent « autre », à des lendemains meilleurs qu'aujourd'hui... ; si longtemps que, parfois, las de ces grands voyages imaginaires, ils s'endorment jusqu'à ce que la rude poigne d'un employé les rejette, nus et hargneux, loin du rêve commencé.

« Partir, c'est déjà se mettre en route pour le retour » a dit un poète. Quand on voyage en première, peut-être. Mais les petites gens qui attendent dans la calle des troisièmes l'heure d'un train longuement consultée dans l'horaire n'ont que faire des poètes. Ils partent parce qu'il le faut, et pour de courts voyages ; et pour peu de temps.

Ce gros homme qui sue court à une affaire. Le départ n'est pour lui qu'une obligation. Il est dans cette salle d'attente comme il est partout : sans rien voir.

Cette vieille attend le train qui la ramènera dans son lointain village. Ce voyage, c'est un événement pour elle. Elle est venue une demi-heure trop tôt, courant à travers les rues encombrées, soufflant, pleine d'inquiétude. On lui a dit là-bas — chez elle — qu'il ne fallait pas arriver à l'heure vaudoise. Et inconsciemment elle y pense à cette heure vaudoise, que tant de choses et que tant de gens sont en train de tuer avec leurs montres exactes et leurs gestes précis.

Car l'heure vaudoise est une sorte d'exactitude que ne comprennent jamais les gens qui n'ont pas reçu le calme salut des gars de chez nous... ; qui n'ont pas vécu les soirs d'inoubliable quiétude à l'heure où les bêtes au pas lent s'en vont à l'abreuvoir... ; qui n'ont pas respiré la tranquille odeur du champ proche que la brise du soir traîne dans les chemins creux.

Arriver à l'heure juste, à l'heure de la montre, bien sûr. C'est possible ailleurs et pour d'autres gens. Ici, non. Trop de choses ralentissent nos pas. Trop de choses nous arrêtent en chemin.

On part à l'heure, oui... ; mais il y a une bête malade et il faut passer chez le vétérinaire... ; mais il y a un coup d'œil à jeter au blé... ; mais il y a M. le pasteur qui vous arrête et avec le-

quel on fait un bout de causerie. Mais il y a surtout cette paix des champs, cette sérénité campagnarde qui vous font ralentir le pas, prendre des sentiers perdus. Il y a le pré du voisin qu'on compare au sien, l'étranger qui passe et sur lequel on se retourne, l'oiseau qui chante et qu'on écoute parce qu'on est un peu poète. Il y a l'épouse qui vous rappelle parce que vous avez oublié un mouchoir. Il y a la main du syndic qu'il faut serrer. Il y a... il y a mille choses, quoi... ; alors on arrive à l'heure vaudoise.

Et on nous le reproche... !

Est-ce notre faute si nous avons un si beau pays ?

Non. Et voyez-vous, l'heure vaudoise, comme notre accent, comme notre sol, est une chose à nous. On ne nous l'enlèvera pas.

Du moins, pas de sitôt.

F. G.

Vieille réforme. — Un jour viendra, s'écrie l'éloquent sufragette, où la femme touchera le salaire de l'homme.

— Cette heure est venue, interrompt un homme dans la foule. Tous les samedis soirs, c'est ma femme qui retire ma paye.

POUR LE SOMMEIL

En ne suis pas extraordinairement fier des sentiments que je vais dévoiler dans cette chronique, et j'avoue même avoir eu un moment la pensée de mettre censément ces idées sous la plume d'un tiers, en me contentant, pour ma part, de griffonner un « Pour copie conforme » au dessous de tout.

Mais cela ne serait pas honnête... et après tout, il y aura peut-être d'aimables lecteurs qui se sentiront l'indulgence de m'absoudre, étant portés eux-mêmes, qui sait ? à semblable imperfection.

Or donc, deux médecins, l'un anglais, l'autre américain, prétendent avoir découvert le moyen de supprimer le sommeil !

Est-ce un effet de suggestion ?... Cette nouvelle m'a empêché, tout un temps, de dormir !

Supprimer le sommeil !... même en effaçant la fatigue !... Y songe-t-on ?... Dormir, mais c'est ce que je fais le mieux dans ma vie, c'est mon acte le plus parfait... et on voudrait m'en arracher la douceur !...

Car je ne me fais pas illusion. Après avoir decreté que la suppression du sommeil est libre... provisoirement, on finira par la rendre obligatoire, tout comme l'enseignement primaire, le travail de huit heures et l'impôt sur le revenu.

On fera bien de réfléchir, avant d'appliquer ces mesures appelées à un bouleversement aussi catastrophiques des habitudes mondiales. Sans doute la science dévoile chaque jour des merveilles nouvelles, mais tout de même, nous empêcher de dormir... non... ça c'est aller un peu fort.

Je proteste, au nom de mes aspirations paresseuses, au nom de ce que l'Italien appelle si justement et si euphoniement le « *dolce far niente* ».

Mais la chanson elle-même a célébré le sommeil :

*Ah ! qu'il est doux de ne rien faire
Lorsque tout s'agite au dehors,
Que le flambeau du jour m'éclaire,
Moi je dors !*

Et les mamans, sur combien de mélodies naïves et populaires, ne répètent-elles point « *Dors, mon p'tit gas* », à moins que ce ne soit « *mon petit ange* » ou bien : « *Dodo, l'enfant, dodo !* » On ne pourrait donc plus chanter tout cela ?...

On ne pourrait plus, vers le matin, savourer le moelleux délice de s'étendre avec un petit grognement de satisfaction, et de se dire : « Encore une heure ! »

On ne connaîtrait plus cet engourdissement qui nous transporte au paradis des rêves... parfois aussi, il est vrai, dans l'enfer des cauchemars...

Supprimer le sommeil, mais c'est briser l'harmonie dans les familles. Que de fois les parents n'ont-ils point devant les exhubérances de leur gentille marmaille, soupire l'espoir que le marchand de sable passe bientôt, et que les petits

yeux pétillants, les petites lèvres roses se closent enfin pour quelques heures ?...

Supprimer le sommeil, mais c'est tarir pour l'humanité déjà si éprouvée toute une source de consolations.

Certains cherchent à noyer leurs chagrins dans l'ivresse. N'est-il pas plus moral de les assourdir dans le sommeil ?

Le fabuliste Florian disait :

On soulage ses maux en se les racontant... et certes, il y a des femmes qui, de ce chef, doivent éprouver de fameux soulagements ; mais en dormant on les oublie, ses maux ; c'est mieux encore !

Il faudrait dire adieu à ces éphémères mais charmantes illusions ? Et le proverbe, le proverbe si précieux aux estomacs vides : « Qui dort, dine », il faudrait y renoncer aussi !... C'est le seul mode de dîner qu'on n'ait pas encore trouvé le moyen d'augmenter par ce temps de vie chère, et voilà qu'on le menace.

G. G.

LES BELLES ANNONCES

LA rubrique n'est pas près de s'éteindre et les collectionneurs n'ont pas encore à clôturer leur album. Il se trouve encore et toujours des gens charitables pour renouveler le matériel.

Voici une perle que nous dédions aux vrais amateurs. L'annonce a paru dans un journal professionnel sous la rubrique des « demandes d'emploi ». Au fait la voici :

« Ex-préposé d'abattoir, clarinettiste de talent, officier d'académie, sérieux, capable, cherche situation quelconque, mais stable ».

Après tout, comme le faisait remarquer le confrère qui a cueilli cette perle, on voit très bien M. l'officier d'académie jouant de la flûte aux bœufs qui vont mourir.



LA CHANSON DE MADELINE

(Suite).

Je frappai du pied, et d'une voix terrible :

— Donne-moi son adresse, je la veux !

Ma mère laissa tomber ses bras.

— Quoi ? sans vous faire d'adieux, sans vous dire où elle allait ? Mais, c'est révoltant, monstrueux ! Elle n'a pas de cœur ! Après ce que vous avez fait pour elle, lui servant de père et de mère. Et moi, qui l'ai accueillie sans la connaître, qui me suis dévoué, qui me suis laissé maltraiter pour elle, qui lui ai tout donné, tout ! Voilà comme elle me remercie. Oh ! la femme sans cœur, l'ingrate !... Oh ! lui jeter à la face !... Mais pourquoi ne dis-tu rien ? Dis-moi tout ce qui s'est passé.

Quand je me fus un peu calmé, ma mère put me raconter que, depuis quinze jours, Madeline et mon père avaient eu des discussions orageuses. Elle voulait quitter Lausanne, aller tenter la fortune à Paris. Il s'y opposait, lui parlant des dangers, des misères, des mécomptes probables, de l'insuffisance de ses ressources. A Lausanne, elle aurait tout : gagne-pain, sécurité morale, succès. Cela valait bien les chimères de la gloire. « Il me faut la gloire ! » répondait-elle. Et mon père se fâchant, elle lui répliquait : « Je suis majeure ! » Alors, il lui avait rendu ses comptes de tutelle bien en ordre, son petit capital, et l'avait mise à la porte.

Après mes éclats, j'étais tombé dans une prostration complète. Il était là, l'élú, le glorieux candidat au baccalauréat, il était là, terrassé, sans voix, sans force, sans pensée. Ma mère me reconfortait par des paroles tendres :

— Pleure, mon enfant, pleure, cela te fera du bien. Oh ! si seulement je savais te consoler comme quand tu étais tout petit ! Je te disais : « Ris,

mon petit Dédé, fais-moi risette ! » Et tout de suite, c'était fini, tu oubliais ton chagrin... Voistu, elle ne t'aurait pas rendu heureux... Tu verras plus tard que cela était pour ton bien, et que les choses qu'on désire le plus ne sont pas les meilleures... Et puis, nous sommes là, tout près de toi... Je sais bien que nous ne te suffisons pas, mon pauvre enfant...

Ainsi me parlait ma mère, de sa voix blanche, que j'entendais à peine dans le brouhaha de la rue et le tumulte de tout mon être... A ce moment, mon père entra, devina d'un coup d'œil, et dit froidement :

— Je sais tout...

Je m'élançai vers lui :

— Papa, où est-elle ?

Il haussa la voix :

— Je te dis que je sais tout : je viens de voir tes professeurs ; tu as réussi, je te félicite ; te voilà un étudiant, c'est-à-dire un homme, il s'agit maintenant de commencer ta vie... Eh ! laisse-moi tranquille avec cette malheureuse... Elle n'existe plus, ni pour toi, ni pour nous. Oublie, travaille, et tu guériras. Allons ! des larmes, maintenant !...

Il était plus ému lui-même qu'il ne voulait le laisser voir. Me donnant un coup de poing sur l'épaule, il essaya de plaisanter :

— Va, les Périer n'ont jamais manqué de bonnes femmes. Je le sais, moi...

Et, me parlant à l'oreille :

— Tu n'as pas honte ? Vois dans quel état tu mets ta mère...

— Laisse-là ces vilaines études, reviens avec nous, disait-elle.

Mon père, avec force :

— Ah ! pour ça non ! Dieu sait si j'ai désiré qu'André fit des études. Mais à présent que c'est fait, c'est fait. Allons, séchons toutes ces larmes, et allons dîner. Nous viderons une bouteille de vieux Dézaley de la meilleure année, à tes succès, à ton travail... si tu n'es pas un lâche !

XIX

Quelques jours après, je reçus de Paris une lettre humble, et qui me demandait pardon :

...Vous avez réussi, je le sais, j'en suis sûre ; moi, j'ai tout à refaire, et j'ai dû prendre un parti violent. Ne me haïssez pas, j'en souffre plus que vous. O mon ami, c'était trop tôt !...

D'ailleurs, elle ne donnait pas son adresse...

Mon salut fut dans le travail ; un travail réglé, austère, bien différent des joyeux vagabondages et libres musardises dans des livres tout parfumés de ses cheveux blonds. Maintenant, par-dessus la pile de mes dictionnaires, je ne voyais plus que le crâne nu d'un professeur. Au lieu d'une grande voix qui lançait au ciel des vers héroïques, c'était, sous le plafond bas des auditoires du Gymnase, des voix hésitantes d'élèves ou l'aigre correction du maître, des grincements de plume, le bruit de la craie qui s'écrase au tableau noir, des pieds qui se traînent, des bâillements qu'on étouffe sous la table. Certes la gaieté ne manquait pas ; mais elle se faisait sournoise, souterraine, infernale. Mes voisins m'appelaient « Cerniat ».

Deux années s'écoulèrent. Au baccalauréat, sorti en tête de ma classe, j'entrai dans la véritable vie d'étudiant. Enfin, libre de mes gestes, j'émergeai de toute ma poitrine d'homme de cette masse de papier scolaire où, pendant des mois, je m'étais plongé en désespéré. Et mon cœur vide réclama sa part de bonheur.

J'entrai dans une des nombreuses sociétés d'étudiants suisses, celle qui arbore casquette blanche et ruban rouge et blanc. Quand le léger bérêt de soie liseré d'or pressa mes cheveux d'écolier, j'eus un vertige de liberté, et crus me sentir jeune pour la première fois. Ce n'est pas que les gestes de mes camarades fussent la distinction même : élevé auprès d'une jeune fille, ayant toujours respiré dans son cercle d'enchantements, je me bouchai d'abord les oreilles au brouhaha de leurs *kneipe*, ces lourdes beuveries de bière allemande dans des nuages de tabac Schumacher. Dans les séances ordinaires, après des travaux sérieux et de tranquilles discussions scientifiques, s'élevaient les clameurs du second acte, où, sur

un macaronique jargon de mots latins, allemands et suisses mêlés de gauloiseries, plane perpétuellement le ori gargantuesque : « A boire !... » cependant que, au fond de la salle enfumée, le tonneau de Gambinus bave d'une inépuisable mousse brune, et que le président, à coups de trique sur la table, orie avec frénésie : *Silentium!*

Dans ces épaïs brouillards de tabagie, je restais enveloppé d'un rêve, où le nom de Madeline résonnait loin, bien loin, en des profondeurs de naufrage, comme la cloche encore frémissante d'une nef engloutie. D'où nous vient, dans un infernal tapage, cet écho bizarre qui remue obscurément, sanglot, musique, on ne sait pas, tout au fond de notre âme ? Et que de fois, dans mes travaux de la Faculté des Lettres, ai-je laissé tomber, de saisissement, tel volume classique où chantaient des vers encore tout vibrants d'une voix morte ! Au beau milieu d'une leçon, on me voyais tressaillir : n'est-ce pas une main de fillette qui me tirait encore par la manche ? Comme une mouche qui bourdonne et qui bourdonne encore, son grelot doré semblait courir sur mon front grave.

Si je l'associais à mes travaux, je mis sous son patronage les grands jours de ma vie, surtout la fête dite « du Printemps » où, pour la première fois, je mis la casquette blanche. Cette fête d'étudiants se clôt fort tard par un cortège aux flambeaux et des danses en rond autour de grands feux, sur une place publique. Dès le matin, dans les rues montantes de la vieille cité romande, sous les drapeaux flottants qu'on dirait grisés du souffle des batailles, défile le long cortège : en tête, les échappes de soie du comité, puis les vieux *Burschen*, barbus jusqu'aux yeux, ces Burgraves de l'Université ; puis, précédé du *Fuchs Major*, qui brandit sa canne à pommeau d'argent, viennent les jeunes *Füchse*, roses comme des jeunes filles, pétulants comme des collégiens de jolis *Hornfuchse* en gants mousquetaires et blanche culotte de peau, portant, comme un carquois, une corne d'abondance dont l'énorme bouquet leur fleurit l'épaule.

Dans cette jeunesse qui jette des éclats de fanfare et passe en un flamboiement d'apothéose, j'étais, moi, le Benjamin, l'élú tout rayonnant encore et sous le coup de la grâce, tout chaud des poignées de mains d'innombrables frères en bérêt blanc. Je me redressais, dans la large rumeur de la foule qui faisait la haie, dont je humais la sympathie unanime et les hurrahs spon-tanés. Oh ! si Madeline m'avait vu à cette minute ! Elle était peut-être là ? Ne m'avait-elle pas promis dans sa lettre de nous revenir pendant les vacances ? Et mon œil la cherchait dans ces milliers de visages souriants : rien, pas de Madeline ; partie, Madeline, partie pour toujours ! Elle m'avait oublié, entourée, admirée... aimée là-bas, dans la grande ville, planant déjà, peut-être, en des triomphes qui lui faisaient mépriser nos humbles réjouissances d'« escholiers ». Et subitement, cette foule qui nous acclamait, et toute ma gloire au soleil répandue, et la pompe du cortège défilant dans les rues pavisées, et la splendeur de mon bérêt neuf, et la grâce de mes vingt-deux ans, tout s'écroula dans la nuit...

(A suivre).

Samuel Cornut.

C'est juste ! — Voyons, élève Michu, où se jette l'Amazone ?

— Par terre, m'sieur, quand elle ne sait pas monter à cheval.



Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand, Lausanne
Tél. 34.366
Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums.
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Protégez l'industrie nationale!!!

L'apéritif de marque « DIABLERETS » est constitué uniquement de plantes de nos Alpes. — C'est un produit SUISSE, par excellence.

Pour la rédaction : J. Bron, édité.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.